Le Christ Juif : Discussion à partir de Daniel Boyarin

Par Sr Cécile de Jésus-Alliance – carmel de Montmartre – 4 mai 2013

1. Introduction. La vision traditionnelle des différences

J'aimerais vous partager un peu ce qui se joue autour de Daniel Boyarin. C'est un juif orthodoxe américain. Sa grande originalité dans le monde judéo-chrétien est la suivante : il est spécialiste du Talmud et des textes fondateurs du judaïsme rabbinique, qu'il décortique avec sagacité, mais il connaît aussi Paul, les textes patristiques et les pères de l'Eglise. J'oserais dire qu'il est « bilingue », ce qui n'est pas très courant quand même dans le monde du dialogue.

Cela rejoint un petit peu ce qu'on a dit à l'instant sur la différence sexuelle et sur la pensée moderne, d'ailleurs, il y a des recherches à l'heure actuelle –notamment faites par des chercheurs juifs américains- qui remettent en cause les frontières trop évidentes, la logique binaire trop évidente, les lieux communs. La démarche, en tout cas chez Boyarin, est intéressante car elle est faite en creusant les textes, avec une étude historique et textuelle assez solide.

Pour ce qui est du judaïsme et du christianisme, Boyarin va interroger les termes et interroger la différence évidente, comme il dit : ce qu'un juif sait bien est qu'il n'est pas chrétien et qu'un chrétien est un *goy* qui n'a pas des idées juives. J'ai pris là – par affection filiale, j'oserais dire - le livre du rabbin Chouchenah, qui a été mon maître durant quelques années et qui donne la vision traditionnelle qu'on entend chez les juifs, à savoir : les chrétiens croient en la Trinité, les juifs non, donc c'est très différent ; et puis les chrétiens croient en un messie humano-divin, les juifs non, donc c'est bien différent ; et enfin les chrétiens se sont mis à croire en un messie souffrant, ce qui n'est pas une idée juive… Il y a d'autres idées très communément admises. En voici quelques-unes. A partir du Concile de Nicée le catholicisme s'est quand même défini sur une idée de dogme, définir ceux qui pensent bien et ceux qui ne pensent pas bien, alors qu'à Yavné c'est le contraire, c'est le pluralisme de l'assemblée rabbinique – les paroles de Hillel comme celles de Shamaï sont les paroles de Dieu… Je dirai que ce sont là les lieux communs - et il y a du bon dans les lieux communs -, sur lesquels sont bâties les visions traditionnelles. Et même dans le dialogue judéo-chrétien on parle souvent de cela, c'est-à-dire que c'est évident que la Trinité n'est pas une idée juive ; on peut toujours discuter si c'est Dieu qui l'a inventée ou si c'est une idée grecque, mais en gros c'est sûr que ce n'est pas juif. Et c'est sûr aussi qu'un messie humano-divin est une idée rajoutée à la Bible, ce n'était pas dans le judaïsme des premiers siècles. Les chrétiens disent que c'est la nouveauté voulue par Dieu et les juifs disent que c'est la preuve que ce n'est pas *casher* – si je puis dire (rires) - enfin tout le monde est d'accord pour dire que c'est une nouveauté absolue. Voilà justement l'intéressant dans la pensée de Daniel Boyarin : point par point il démonte un peu toutes ces idées communément admises.

J'aimerais confirmer que c'est la vision traditionnelle par une citation du livre du Rabbi Chouhenah, qui n'était pas du tout un spécialiste du dialogue judéo-chrétien mais qui savait le Talmud par cœur, un homme vraiment impressionnant, avec beaucoup d'humour et de bonté… Il a écrit un petit texte sur « dialoguer en

respectant l'autre » : « Les chrétiens ont la Bible et le Nouveau Testament, les musulmans ont le Coran, les juifs ont la Bible, la Torah, qui détient la vérité ? Celui qui prouvera que sa loi est la plus efficace. La Loi, nos lois, enseigne la fraternité humaine, le respect de Dieu et des parents… Que les chrétiens, les musulmans et les juifs donnent le meilleur d'eux-mêmes (j'oserais dire : voilà l'émulation). J'avais dit sur le sujet quelque chose qui a peut-être été très mal accueilli : "il n'y a pas de dialogue possible entre chrétiens et juifs" : quel tollé ! Je voulais dire qu'à mon sens il n'y a pas de consensus possible sur le plan de la théologie : un catholique qui dénoncerait le dogme de la Trinité ne serait plus catholique comme un juif qui renoncerait à l'unicité de Dieu ne serait plus juif. Cela ne nous empêche pas de dialoguer en respectant l'autre… »[1] Voilà la pensée traditionnelle : si vous allez voir un rabbin ouvert, tolérant, il vous dit cela. Et c'est ce que questionne Daniel Boyarin en partant des textes talmudiques, des textes de la Tradition, voire bien antérieurement des textes, comme le livre d'Esdras, dits intertestamentaires, c'est-à-dire qui ne sont pas dans l'Ancien Testament en tant que tel mais qui appartenaient à certains milieux juifs comme Qumran et autres. Ces textes intertestamentaires sont des textes qui montrent la diversité de pensée qui était dans ce qu'on appelle le judaïsme des premiers siècles (avant Jésus).

2. Parabole des ressemblances familiales et checklists

Je vais me baser aussi sur le livre *Border Lines*, paru il y a quelques années, déjà traduit en français (par ma mère, et achevé par mon frère et moi-même) : En français le titre est *La partition du judaïsme et du christianisme*.[2] Il étudie comment peu à peu le fossé s'est creusé. *Border Lines* veut dire frontières, lignes floues (en psychologie, quand on déclare quelqu'un *borderline*, on ne sait pas s'il est fou ou pas, il est « limite »). Ici Boyarin parle des zones frontières entre juifs et chrétiens et montre qu'il n'est pas si facile de voir de délimiter les frontières.

Nous, nous avons une vision simpliste : la frontière c'est la Trinité. Vous croyez en la Trinité ? Vous êtes chrétien, sinon vous ne l'êtes pas. Mais ce n'est pas si simple que cela car justement Boyarin montre que dans les premiers siècles, il y avait beaucoup de juifs qui croyaient en quelque chose qui était le *Logos,* une deuxième personne divine. Il y avait aussi beaucoup de chrétiens qui pratiquaient la *casherout,* ou qui fêtaient Pâques le *14 nisan* avec des *matsot* bien comme il faut… A la question de savoir si un messie pouvait être une figure humano-divine ou pas, beaucoup de juifs, qui ne connaissaient pas Jésus, disaient « oui » ; ils disaient que le messie pouvait avoir une origine humano-divine. Et certains Juifs qui croyaient en Jésus ne croyaient pas qu'il était divin.

Vous voyez ce que je veux dire : toutes les frontières étaient floues. Boyarin prend dans *Border Lines* l'image des ressemblances de famille. On se retrouve devant une photo de famille : des oncles et tantes, des frères et sœurs, des cousins et cousines,

---

[1] Le grand rabbin Emmanuel Chouchena Un maître au service de D. et des hommes. Sa vie, ses valeurs, son héritage, dir. Par Eliahou Serge Halimi, Editions Groupe EFC Paris, p. 148

[2] Daniel Boyarin, La partition du judaïsme et du christianisme, éditions du Cerf, 2011.

une grande famille… Beaucoup ont les cheveux roux bouclés, beaucoup ont les yeux bleus, beaucoup sont de bons musiciens, mais aucun n'a tous les traits ou rares sont les gens qui ont tous les traits : certains ont les cheveux bouclés mais sont de piètres musiciens, il y en a qui n'ont pas les cheveux roux, sont de bons musiciens mais n'ont pas les yeux bleus… Chacun a des traits en commun avec son cousin, mais rares sont ceux qui ont tout en commun, les traits sont complètement répartis…

Boyarin dit que, dans les premiers siècles, c'était la même chose : parmi les gens qui pratiquaient la *casherout,* il y avait des juifs qui croyaient en Jésus et des juifs qui ne croyaient pas en Jésus. Et parmi ceux qui croyaient en un messie humano-divin, il y a des gens qui disaient « Jésus est ce messie » et d'autres « non, ce n'est pas Jésus ». Il y a des juifs qui ne respectaient plus trop la *casherout,* par contre certains disciples de Jésus la respectaient strictement. Donc vous voyez, il y avait toute une diversité ; on l'a bien vu dans le texte d'aujourd'hui : il y a quand même de petits flottements parce que St Paul dit qu'il faut circoncire Timothée, dont la mère est juive…

En fait l'intéressant dans la pensée de Daniel Boyarin, qui se fonde sur les textes talmudiques et patristiques, est qu'il arrive à casser les idées toutes simples comme Rabbi Chouchenah les avait bien en place.

Le *Christ Juif*, traduit par mon frère, le P. Marc Rastoin sj, et préfacé par le cardinal Barbarin, va paraître aux éditions du Cerf ; il renouvelle cette vision traditionnelle des liens entre judaïsme et christianisme, entre juifs et chrétiens.

Je vais vous en lire un passage où il ne prend pas les ressemblances familiales mais les *checklists*. Vous savez aux Etats-Unis, vous avez des *checklists* pour savoir si on est d'origine hispanique, asiatique, etc. Cette vision traditionnelle, voilà comment la résume Daniel Boyarin, en prenant l'image des *checklists*, des listes qui définissent certains groupes d'appartenance à partir de certaines caractéristiques :

« Nous définissons habituellement les membres d'une religion en utilisant une sorte de check-list. Par exemple, on pourrait dire que si une personne croit en la Trinité et en l'incarnation, elle est un membre de la religion appelée christianisme, et que, si elle n'y croit pas, elle n'est pas un véritable membre de cette religion. Réciproquement, on pourrait dire que si quelqu'un ne croit pas en la Trinité et l'incarnation, alors il appartient à la religion appelée judaïsme mais que, s'il y croit, il n'y appartient pas. Quelqu'un pourrait aussi dire que, si une personne respecte le shabbat le samedi, ne mange que de la nourriture casher et fait circoncire ses fils, elle est un membre de la religion juive, et que, si elle ne le fait pas, elle ne l'est pas. Ou réciproquement, que, si un certain groupe croit que chacun doit respecter le shabbat, manger casher et circoncire ses fils, cela signifie qu'il n'est pas chrétien mais que, s'il croit que ces pratiques ont été remplacées[3], alors c'est un groupe chrétien. Comme je l'ai dit, voilà notre façon habituelle de considérer ces questions. »[4]

Pour nous faire aller plus loin, Daniel Boyarin note qu'un système semblable de *checklists* ne permet pas de tracer une frontière précise entre juifs et chrétiens. En

---

[3] L'adjectif '*superseded'* fait allusion en anglais à la 'théologie de la substitution' selon laquelle le christianisme aurait 'remplacé' le judaïsme qui serait de ce fait 'aboli' (NdT).

[4] Le Christ Juif, p. 21-22.

effet, certains chrétiens ont continué pendant des siècles à manger casher et à fêter Pâques le 14 nisan, tandis qu'un bon nombre de juifs, par exemple, se référaient à une seconde personne divine ou à un Logos.

« Un autre grand problème que ces check-lists ne peuvent pas gérer concerne les personnes dont les croyances et comportements sont un mélange de caractéristiques tirées de deux listes. Dans le cas des Juifs et des chrétiens, c'est un problème qui n'a tout simplement pas voulu disparaître. Des siècles après la mort de Jésus, certains croyaient en la divinité de Jésus, Messie incarné, mais insistaient également sur le fait que, pour être sauvés, ils devaient ne manger que de la nourriture casher, respecter le shabbat comme les autres Juifs et faire circoncire leurs fils. C'était un milieu où bien des personnes ne voyaient pas de contradiction, semble-t-il, à être à la fois juif et chrétien. En outre, beaucoup des éléments qui en sont venus à faire partie de la check-list éventuelle pour déterminer si l'on est juif ou si l'on est chrétien, ne déterminaient absolument pas à l'époque une ligne de frontière. Que devons-nous faire de ces gens là ?

Pendant un grand nombre de générations après la venue du Christ, différents disciples, et groupes de disciples, de Jésus ont tenu des positions théologiques variées et se sont engagés dans une grande diversité d'observances relativement à la Loi juive de leurs ancêtres. L'un des débats les plus importants a porté sur la relation entre les deux entités qui allaient finir par former les deux premières personnes de la Trinité. Beaucoup de chrétiens croyaient que le Fils ou le Verbe (Logos) était subordonné à Dieu le Père voire même créé par lui. Pour d'autres, bien que le Fils soit incréé et ait existé dès avant le début du temps, il était seulement d'une substance similaire au Père. Un troisième groupe croyait qu'il n'y avait pas de différence du tout entre le Père et le Fils quant à la substance. Il existait aussi des différences très prononcées d'observances entre chrétien et chrétien : certains chrétiens conservaient une bonne part de la Loi juive (ou même la totalité), d'autres en avaient conservé certaines pratiques mais en avaient abandonné d'autres (par exemple, la règle apostolique d'Actes 15[5]), et d'autres encore croyaient que la Loi entière devait être abolie et écartée pour les chrétiens (même pour ceux qui étaient nés Juifs). Enfin, certains chrétiens étaient d'avis que la Pâque chrétienne était une forme de la Pâque juive, convenablement interprétée, avec Jésus comme agneau de Dieu et sacrifice pascal, tandis que d'autres niaient vigoureusement une telle relation. Cela avait également une portée pratique dans la mesure où le premier groupe célébrait Pâques le même jour où les Juifs célébraient Pessah tandis que le second insistait tout aussi fermement que Pâques ne devait pas tomber le jour de Pessah. Il y avait bien d'autres pommes de discorde. Jusqu'au début du quatrième siècle, tous ces groupes s'appelaient eux-mêmes chrétiens et un bon nombre d'entre eux se définissaient tout autant Juifs que chrétiens. »[6]

Voilà pour le premier point : durant plusieurs siècles, près de six, il n'a pas été si simple de délimiter une frontière entre juifs et chrétiens. C'était beaucoup plus complexe que ces deux termes.

---

[5] Cf. Ac 15,28-29 qui donne la liste des commandements juifs dont l'observance est demandée aux chrétiens d'origine païenne (NdT).

[6] Le Christ Juif, p. 22-23.

3. La légende de Yavné

Il y a un autre point important sur lequel la perspective historique de Boyarin apporte du nouveau : c'est la légende de Yavné, les rabbins se sont rassemblés pour sauver le judaïsme, pour le redéfinir et ils ont assumé pleinement le pluralisme.

a) La légende de Yavné : « celles-ci et celles-là sont les paroles du Dieu vivant »

L'idée principale sur la légende de Yavné est celle du pluralisme. Dans le talmud, différentes opinions sont présentées, et parfois sans qu'il y ait une solution univoque adoptée. Les paroles de Shammaï comme les paroles de Hillel, divergentes pourtant, sont toutes les deux « paroles de Dieu». Cela est résumée par la célèbre sentence : « Celles-ci et celles-là sont paroles du Dieu vivant. » L'autre idée est celle du pilpoul, de la recherche, du primat de la recherche humaine sur toutes formes de surnaturel. Dieu laisse sa Torah aux fils d'Israël, il se réjouit de les voir chercher un sens, des sens, des prescriptions…

« Ce jour-là, Rabbi Eli'ezer présenta toutes les réfutations possibles aux arguments des rabbis, mais ils n'en retinrent aucune [de lui]. 'Si ma décision doit prévaloir, que ce caroubier le prouve' leur dit Rabbi Eli'ezer. Aussitôt le caroubier se trouva arraché de terre et déplacé de cent coudées (certains disent quatre cent coudées). 'Un caroubier ne prouve rien', dirent les rabbis. 'Que ce courant [d'eau] prouve que j'ai raison !' Aussitôt l'eau du courant se met à couler à rebours. 'Un cours d'eau ne prouve rien', dirent les rabbis. 'Alors ce seront les murs de cette Maison d'étude qui le prouveront !' Les murs commençaient à s'incliner : ils allaient s'effondrer lorsque rabbi Josué les apostropha ainsi : 'Si des disciples des sages se disputent à propos de Halakha, en quoi cela vous concerne t-il ?' Les murs ne s'écroulèrent pas par respect pour Rabbi Josué, mais ils ne se redressèrent pas non plus, par respect pour Rabbi Eli'ezer… C'est alors que Rabbi Eli'ezer dit aux sages : 'Si mon jugement doit prévaloir, ce sont les cieux qui vont en décider !' Aussitôt retentit une voix céleste qui déclara : 'Qu'avez-vous à contester Rabbi Eliézer ? Son jugement prévaut en tout!' A ces mots, Rabbi Josué se dressa sur ses jambes et s'écria: 'Elle [la Torah] n'est pas dans les cieux' [Dt 30,12] ». (Baba Metsi'a 59a, traduction Verdier). Voilà, les rabbins ne s'en remettent pas aux miracles mais à leur recherche de la vérité. Et que fait Dieu ? Il approuve et s'en remet à eux, si je puis dire :

« Rabbi Nathan rencontra Elie [le prophète] et lui demanda : "Que faisait le Saint Béni Soit-Il à cette heure ?" Il lui dit : "Il riait et disait : 'Mes fils l'ont emporté sur moi ; mes fils l'ont emporté sur moi.'". »

Voilà la légende de Yavné : recherche talmudique, pluralisme accepté avec la caution divine.

Boyarin ne dénie pas toute valeur à cette légende, mais il apporte une critique historique, une perspective plus nuancée :

« L'institution (Yeshiva), le texte fondateur (Talmud), l'innovation théologique (l'indétermination du sens et l'argument halakhique), et la pratique (l'étude interminable comme culte en soi et de soi) : tout cela fusionne à cette époque pour donner naissance au judaïsme rabbinique tel que nous le connaissons jusqu'à

aujourd'hui. Les rédacteurs talmudiques ont si bien réussi à se cacher qu'ils ont été capables de rétroprojeter ces modèles de sorte qu'ils aient l'air d'être un produit du Yavné « réel » du premier siècle.

Le Talmud Palestinien semble considérer d'une suprême importance la détermination de la justesse de l'une des opinions, comme le firent apparemment les premières strates du rabbinisme babylonien (amoraïque, 200-450 A. C.) ; au contraire, pour les rédacteurs anonymes du Talmud de Babylone, une telle preuve apparente en faveur d'une seule opinion est fréquemment considérée comme une difficulté (*qushia*) exigeant une résolution, car "celles-ci et celles-ci sont les paroles du Dieu Vivant". »[7]

Dans *Border Lines, Boyarin* s'intéresse à ce qui est dit dans le Talmud sur le Concile de Yavné, pour dire que durant l'assemblée de Yavné, il y a eu quand même des excommunications, nous allons le voir. Autrement dit, l'assemblée de Yavné a des points communs avec le concile de Nicée. A la même époque, Yavné et Nicée, l'assemblée rabbinique et le concile catholique. A la même époque, les deux communautés ont dit : « Bon, on va essayer quand même de mettre un peu d'ordre dans ce désordre, où on ne sait plus qui est qui, qui obéit à qui, - vous savez que saint Jean Chrysostome s'énerve parce qu'il y a beaucoup de chrétiens qui vont à la synagogue le shabbat— tout est flou. Et les autorités des deux côtés ont fini par trouver que la situation était trop floue. Donc les deux autorités, à peu près en même temps – on ne sait pas qui a influencé qui, et peut-être c'est une influence réciproque justement – vont définir qui est hérétique et qui est orthodoxe. C'est la naissance de l'orthodoxie nicéenne – orthodoxie catholique, si je puis dire – et des anathèmes contre les hérétiques, et c'est aussi la naissance de l'orthodoxie juive et puis des « bénédictions », qui sont en fait des « malédictions » contre les *minim*, ceux qui ne pensent pas « casher ».

b) Excommunication de Rabbi Akiva et rabbi Elisha ben Abuya

On ne dit pas très souvent que Yavné a conduit aussi à excommunier. Cela vaut donc la peine de creuser un peu ce point grâce à Boyarin.

Parlons du grand Akiva : Rabbi Akiva lui-même est mis en difficulté parce que justement il a l'air d'interpréter le fameux passage de Daniel dans un sens « binitaire », avec deux figures divines. Il s'agit de la vision de Daniel où il y a l'Ancien des jours, des Trônes, et puis un fils d'homme qui arrivait sur les nuées du ciel et à qui était donné tout pouvoir – texte qui sert d'appui à Jésus qui s'appelle lui-même « fils de l'homme ». Rabbi Akiva l'interprète ainsi : c'est la preuve qu'il y a l'Ancien des jours, une figure paternelle divine, et il y a bien une figure humano-divine « comme un fils d'homme » à qui est donnée la royauté, à qui il est donné de juger les vivants et les morts et d'arriver sur les nuées du ciel. Voilà deux caractéristiques divines. Pour Rabbi Akiva c'est clair mais il est obligé de faire marche arrière car il a failli être excommunié ; le Talmud dit qu'il aurait été déclaré hérétique s'il avait maintenu son opinion.

[7] *Partition*, p. 276-277.

Les textes sont assez subtils et allusifs, il faut prendre le temps de se pencher sur la question.

Nous lisons avec Boyarin dans le talmud : « Nos Rabbis ont enseigné : Quatre allèrent au *Pardes* et qui sont-ils ? Ben Azzai et Ben Zoma, Aḥer et Rabbi Akiva… Aḥer abattit les pousses. Rabbi Akiva sortit sans accident…

Aḥer abattit les pousses : De lui le verset dit : ‘Ne laisse pas ta bouche faire de toi un pécheur’ [Qo 5,5]. Qu’est-ce que cela signifie ? Il vit que Métatron avait eu la permission de s’asseoir et d’écrire les bonnes actions d’Israël. Il dit mais il est enseigné dans les hauteurs qu’on ne s’assoira pas, qu’il n’y aura pas de compétition, pas de…, et pas de fatigue ! Peut-être, Dieu nous en préserve, il y a deux pouvoirs ! Ils prirent Métatron et le fouettèrent avec six fouets de feu. Ils lui dirent : ‘Quelle est la raison pour laquelle, quand tu l’as vu, tu ne t’es pas levé devant lui ?’ Il eut la permission d’effacer les bonnes actions d’Aḥer. Une voix vint du ciel et dit : ‘Revenez, fils rebelles’ [Jr 3,14.22], excepté Aḥer.’

Il dit : ‘Etant donné que l’homme a été chassé de ce monde-là, qu’il sorte et prenne du bon temps dans ce monde-ci !’ Il sortit et se dirigea vers la culture du mal. Il s’en alla, trouva une prostituée et la racola. Elle dit : ‘Mais n’es-tu pas Elisha ben Abouya !?’ Il partit et arracha un radis le jour du Shabbat et le lui donna. Elle dit : ‘Il est un autre’ [Aḥer]. (TB Ḥagiga 15a) »

Voilà une histoire bien étrange. Lisons l’interprétation de Boyarin :

« C’est une histoire remarquable, qui, comme on peut bien l’imaginer, a beaucoup attiré l’attention des spécialistes. Selon la remarque judicieuse de Yehuda Liebes, il est impossible de voir dans ce récit le récit concernant un véritable Elisha qui aurait rejoint une secte hérétique. Segal observe finement que « dans son contexte, tel qu’elle se présente à nous, [l’histoire] est une étiologie de l’hérésie. Elle explique pourquoi certaines personnes, ayant des traditions spéciales sur Métatron, risquent d’être taxées d’hérétiques des ‘deux pouvoirs au ciel’ ». On peut aller encore un peu plus loin : […] Aḥer représente des traditions théologiques plus anciennes que les auteurs de cette histoire ont frappées d’anathème et déclarées hérétiques. La vision que Aḥer/Elisha a eue de Métatron repose très certainement sur le passage sous-jacent de Daniel qui a « induit en erreur » Rabbi Akiva, lorsqu’il prit « Celui qui est comme un Fils d’Homme » pour une personne séparée. L’erreur de ce dernier était herméneutique et théologique ; celle du premier est visionnaire et théologique. Mais l’erreur est essentiellement la même : supposer que le second trône est pour une seconde personne divine. Qu’on l’appelle Métatron ou David, la seconde figure divine est le Fils d’Homme. Cette interprétation « hérétique » était donc installée au cœur même de l’institution rabbinique et de fait parmi quelques-unes de ces figures dominantes. Voilà qui donne à penser que ces opinions étaient courantes dans les milieux juifs d’où étaient issus les Rabbis, avant d’être finalement frappées d’anathème par eux et expulsées. Métatron est puni en étant fouetté par soixante vibrations de feu. Comme nous l’apprenons du Talmud de Babylone Baba Metsi’a 47a, cette pratique (quelle que soit sa signification concrète) représente une forme particulièrement dure d’anathème, voire même d’excommunication. La double excommunication dans le récit, celle de Métatron et celle de son « adepte », me suggère fortement que la croyance en cette figure comme second principe divin est frappée d’anathème (bien que, d’une certaine façon, les Rabbis ne semblent pas

capables de s'en passer complètement - elle était simplement trop populaire, semble-t-il).

[…] « Rabbi Akiva s'en est sorti sans problème [litt. en paix] », tandis qu'Aḥer est mort dans l'infamie : cette conclusion, si l'on suit notre interprétation, possible mais nullement prouvée, signifierait que Rabbi Akiva s'est détourné de « l'hérésie » pour revenir à l'orthodoxie mais qu'Elisha demeura inflexible dans les anciennes opinions.

Les deux autres à entrer dans le Pardes (le jardin, le Paradis) avec Rabbi Akiva et Aher à la recherche d'éclaircissement étaient Ben Zoma et Ben Azzai. On nous dit que l'un mourut et que l'autre devint fou. Or, en Genèse Rabbah, nous lisons fortuitement ce texte étonnant : « Rabbi Levi dit : Parmi les interprètes, certains, comme par exemple Ben Zoma et ben Azzai, expliquent que la voix du Saint Béni Soit-Il devint Métatron sur les eaux et il est écrit : 'La voix de Dieu est sur les eaux' [Ps 29,3] ». Ce passage extraordinaire « se rappelle », pour ainsi dire, que de telles figures rabbiniques centrales, dont les opinions halakhiques font autorité dans la littérature rabbinique classique, furent, comme Rabbi Akiva lui-même, des champions d'une théologie du Logos distincte qui devait être, d'une façon ou d'une autre, évincée au moyen du récit légendaire de leur triste fin. Seul Rabbi Akiva se repentit de ses opinions précédentes et, en conséquence, il fut, nous dit-on, le seul des quatre à « entrer en paix et à sortir en paix » (TB Hagiga 14b). Les Rabbis en question firent tous les quatre des déclarations indiquant qu'ils avaient cru en un deuteros theos. Dans notre lecture, le Pardes est donc, plus que le lieu d'expériences mystiques ou de spéculations philosophiques, la trace de l'ancienne théologie du Logos. »[8]

Ainsi, des rabbins « tentés » de lire certains textes comme parlant de deux puissances dans le ciel ont été sommés de changer d'avis ou ont été frappés d'excommunication. Voyons encore un autre cas très célèbre lui aussi.

c) Excommunication de rabbi Eliezer ben Hyrkanos

Relisons le texte que nous avons déjà entendu autour de Yavné et de la manière d'y discuter. « Ce récit du Talmud a fait couler davantage d'encre que n'importe quel autre. Il apparaît sous un jour tout à fait différent si on le compare avec la composition à peu près contemporaine de Rufin[9] :

---

[8] *Partition* p. 265-267

[9] Rufin d'Aquilée, ami de Jérôme, finalement brouillé avec lui, est un Père de l'Eglise qui a écrit sur ces questions d'orthodoxie/ hérésie. Il fait l'apologie de la simplicité de la foi contre l'orgueil de la raison dans son *Histoire de l'Eglise* : Un simple confesseur de la foi vient à bout de toute la superbe d'un dialecticien hérétique : « Au nom de Jésus Christ, ô philosophe, dit-il, écoute la vérité. Il y a un seul Dieu qui a fait le ciel et la terre, qui a donné son souffle à l'homme qu'il a formé à partir de la boue de la terre, et qui a créé toute chose, ce qui est visible et ce qui est invisible avec la puissance de sa parole et l'a établi avec la sanctification de son esprit. Cette parole et cette sagesse, qu'il appelle "Fils", prit en pitié les erreurs de l'humanité, est né d'une vierge, nous a sauvés de la mort éternelle en souffrant la mort, et par sa résurrection nous a conféré la vie éternelle. C'est lui que nous attendons comme juge à venir de tout ce que nous faisons. Crois-tu qu'il en est ainsi, ô philosophe ? » Ce dernier, comme s'il n'eut absolument rien à opposer, tant il était surpris de la puissance de ce qui avait été dit, ne put que répondre qu'effectivement il pensait qu'il en était ainsi, et que ce qui avait été dit était la seule vérité… Le philosophe, se tournant vers ses disciples et vers ceux qui s'étaient rassemblés pour écouter, dit : « Écoutez, ô hommes savants : tant que j'avais affaire à des mots, j'ai posé des mots contre des mots et j'ai

« Ce jour-là, Rabbi Eliʻezer présenta toutes les réfutations possibles aux arguments des rabbis, mais ils n'en retinrent aucune [de lui]. 'Si ma décision doit prévaloir, que ce caroubier le prouve' leur dit Rabbi Eliʻezer. Aussitôt le caroubier se trouva arraché de terre et déplacé de cent coudées (certains disent quatre cent coudées). 'Un caroubier ne prouve rien', dirent les rabbis. 'Que ce courant [d'eau] prouve que j'ai raison !' Aussitôt l'eau du courant se met à couler à rebours. 'Un cours d'eau ne prouve rien', dirent les rabbis. 'Alors ce seront les murs de cette Maison d'étude qui le prouveront !' Les murs commençaient à s'incliner : ils allaient s'effondrer lorsque rabbi Josué les apostropha ainsi : 'Si des disciples des sages se disputent à propos de Halakha, en quoi cela vous concerne t-il ?' Les murs ne s'écroulèrent pas par respect pour Rabbi Josué, mais ils ne se redressèrent pas non plus, par respect pour Rabbi Eliʻezer… C'est alors que Rabbi Eliʻezer dit aux sages : 'Si mon jugement doit prévaloir, ce sont les cieux qui vont en décider !' Aussitôt retentit une voix céleste qui déclara : 'Qu'avez-vous à contester Rabbi Eliézer ? Son jugement prévaut en tout!' A ces mots, Rabbi Josué se dressa sur ses jambes et s'écria: 'Elle [la Torah] n'est pas dans les cieux' [Dt 30,12] ». (Baba Metsi'a 59a, traduction Verdier).

Voilà le texte talmudique. Ecoutons l'interprétation de Boyarin :

« Sur la question halakhique originelle, Rabbi Eliʻezer tenta au début de maintenir sa position en utilisant les modes rabbiniques « normaux » de raisonnement rationnel, les modes de raisonnement (*teshuvot)* dont on pourrait dire qu'ils définissent la rationalité rabbinique. Après l'échec de ses tentatives, il n'accepta pas la défaite mais se tourna vers une autre source d'autorité : les miracles et les oracles du ciel, une forme d'autorité qu'il était, selon moi, dans l'essence même du judaïsme tardif de rejeter. J'ai tendance à voir dans cette histoire un rejet explicite de toute notion d'inspiration divine ou de prophétie dans le midrash. Le mode d'autorité que constitue la Maison du Midrash est apostolique et institutionnel ; c'est Moïse au Mont Sinaï qui constitue l'autorité - On l'appelle la Loi Orale - et elle est transmise au moyen d'une série de relais institutionnels […] jusqu'à ce qu'elle atteigne l'institution rabbinique, qui seule a l'autorité de décider selon sa propre volonté (à savoir selon l'autorité de la majorité) la pratique correcte. En conséquence, en recherchant l'autorité divine pour défendre sa position, Rabbi Eliʻezer sapait totalement les bases de toute l'idéologie rabbinique. Il niait de fait que la Loi Orale venait du Sinaï et, par là, il se mit lui-même à l'index. Ainsi, les murs de la Maison d'étude menacent de tomber en réponse à la position de Rabbi Eliʻezer : 'Si des disciples des sages se disputent à propos de Halakha, en quoi cela vous concerne t-il ?'

Cette brève séquence tirée du plus long récit sur Rabbi Eliʻezer est une sorte de parallèle narratif de l'histoire de Rufin du vieux chrétien et du philosophe, c'en est l'inversion idéologique : dans le texte de Rufin, les artisans du miracle et la voix divine sortent naturellement vainqueurs des dialecticiens, tandis que, dans le Talmud, les dialecticiens l'emportent sur les miracles et la voix de Dieu. L'histoire talmudique n'a pas, autant que je sache, été replacée dans ce contexte auparavant. Rufin « est tout à fait réticent à rapporter les débats » et légitime son compte-rendu

réfuté avec ma rhétorique ce qui était dit. Mais quand la puissance sortit de la bouche de l'orateur plutôt que des mots, des mots ne pouvaient s'opposer à la puissance et l'homme ne pouvait s'opposer à Dieu. » (cité dans *Partition,* p. 301-302)

du Concile de Nicée au moyen des miracles accomplis par les confesseurs modestes et pieux, tels qu'ils sont dépeints dans la narration légendaire citée plus haut. Au contraire, pour la légende rabbinique de la même époque, le débat a été transformé en centre de la vie religieuse et le compte rendu des débats devient la matière même de la textualité rabbinique. Dieu lui-même et ses miracles ne peuvent interférer avec la sainte dialectique, la polyphonie sacrée : 'Si des disciples des sages se disputent à propos de Halakha, en quoi cela vous concerne t-il ?'

Rabbi Eli'ezer représente assez bien, pourrait-on dire, les modes d'autorité qui devenaient dominants dans le christianisme de Rufin - confiance absolue en des traditions que l'on prétend inchangées et en l'autorité d'un saint homme. De l'autre côté, à *ce* « Yavné » du quatrième et du cinquième siècles de l'époque babylonienne, les dialecticiens l'emportent ; la conclusion est bien sûr à l'opposé de celle des « Nicéens » du cinquième siècle, telle que décrite par Lim. Je n'affirme pas que la culture rabbinique a été en conséquence plus pluraliste, plus démocratique ou plus ouverte que celle de l'orthodoxie nicéenne : même si les dialecticiens l'emportent ici, ils ne le font pas au moyen de la dialectique, mais en prouvant qu'ils ont raison par le mécanisme arbitraire d'un vote majoritaire et d'une interprétation midrashique « sauvage » qui soutient l'autorité d'un tel vote. […] Malgré leur différence, l'histoire de Rufin et l'histoire talmudique se ressemblent beaucoup. Le « pluralisme » rabbinique a des frontières et des contraintes strictes. Comme nous le verrons, Rabbi Eli'ezer, qui a pour lui la voix divine et le pouvoir de faire des miracles, est sévèrement puni en raison de son refus d'accepter les conclusions de la majorité et ses débats dialectiques : il est excommunié et expulsé de la Maison d'étude. Ce qui est frappé d'anathème n'est pas l'opinion divergente de Rabbi Eli'ezer mais son appel aux modes mantiques et même prophétiques d'autorité, tandis que les Rabbis s'efforcent d'établir leur seul et unique contrôle via l'institution de la Torah. En d'autres termes, les modes de légitimation de Rabbi Eli'ezer menacent l'institution même de la Torah Orale. Et les Rabbis eux-mêmes attestent que c'est une raison plus forte de mettre quelqu'un à l'index, qu'un simple désaccord sur une question halakhique. »[10]

Voilà sur la question de Yavné et de Nicée. Une première vision traditionnelle déclare que Yavné est l'affirmation du rabbinisme comme pluralisme ouvert et que Nicée est le symbole du dogmatisme qui lance des anathèmes. Une vision plus fine montre que les deux autorités rabbiniques et catholiques ont toutes les deux cherché à définir leur camp et simultanément mis au point les notions d'orthodoxie et hérésie. Certains désaccords étaient tolérés, d'autres menaient à l'exclusion, l'excommunication. Tout groupe définit un intérieur et un extérieur : ce n'est donc pas une critique, c'est un fait.

4. Un messie humano-divin et les textes intertestamentaires

Boyarin reprend à nouveaux frais tout le dossier du messie humano-divin, que certains juifs au moins attendaient bien avant Jésus. C'est une idée profondément juive.

[10] *Partition,* p. 303-306.

Boyarin étudie les livres d'Hénoch[11], le quatrième livre d'Esdras.[12] Evidemment ce ne sont pas Hénoch ou Esdras qui les ont écrits. La critique textuelle, la propriété littéraire ou intellectuelle telle qu'elle est définie au XXe siècle n'a aucun sens en ces premiers siècles. D'où aussi l'évangile de Thomas, ou signer comme Paul des lettres qui ne sont pas de Paul : ce n'est pas mentir pour un auteur des premiers siècles, c'est se référer à la personnalité mentionnée, d'introduire une filiation spirituelle, de se référer à son esprit. Tout est une question d'intention, comme on dirait en bonne casuistique rabbinique ou catholique. Si c'est pour reconnaître une filiation spirituelle, c'est un hommage, une façon de situer un texte et de donner son climat. Si c'est pour s'approprier, « voler », le prestige ce n'est pas du même ordre : mais après tout, Dieu seul sonde les reins et les cœurs.

Boyarin prend donc d'autres textes qui sont pour le coup des textes intertestamentaires, hors Talmud, hors tradition juive au sens du canon rabbinique : le livre d'Hénoch où justement on présente un messie humano-divin qui à la fin est exalté… C'est pour nous dire que c'était une « ambiance », une foi assez généralisée en tout cas. Je crois que la crise maccabéenne, toutes les différentes invasions, les différentes oppressions des grands empires qui ne s'arrêtaient pas ont favorisé la montée du messianisme. Les empires eux-mêmes se dévoraient les uns les autres : ils tombaient quand même toujours, à chaque fois, sur le peuple juif. Les Perses, les Assyriens, les Egyptiens, les Grecs, les Lagides, les Séleucides, les Romains… Les empires changeaient : toujours les juifs se retrouvaient avec une grosse bête monstrueuse sur le dos, comme dans le livre de l'Apocalypse. Ce ras-le-bol de l'oppression, de la persécution, va entraîner une exaltation du sentiment messianique. Le psaume le crie à Dieu : « Jusques à quand vas-tu laisser la tourterelle égorgée par la bête ? ». Seigneur, il faut que Tu interviennes. Il y a donc une sorte d'impatience messianique qui va augmenter à partir du troisième siècle – et de siècle en siècle…

Les Similitudes (du livre d'Hénoch) : 1 - « Ils ont ressenti une grande joie, ils ont béni, glorifié, exalté parce que le nom de ce Fils d'homme leur a été révélé. Il s'est assis sur son trône glorieux, et la somme du jugement a été donnée à ce Fils d'homme. Il fera disparaître les pécheurs de la face de la terre, les livrera à la corruption avec ceux qui ont égaré le monde. Ils seront enchaînés, enfermés dans leur prison de corruption et toute leur œuvre disparaîtra de la face de la terre. Dès lors il n'y aura plus rien de corruptible car ce Fils d'homme sera paru et sera assis sur son trône glorieux. Tout mal disparaîtra de la face de la terre et s'en ira et la

---

[11] « Le livre d'Hénoch est un élément clef de la Bible de l'Eglise orthodoxe éthiopienne ; il n'apparait pas dans les Bibles occidentales, qu'elles soient juives, catholiques, orthodoxes ou protestantes. Le livre d'Hénoch peut être subdivisé en cinq livres : le Livre des Veilleurs, les Similitudes d'Hénoch, le Livre astronomique, l'Apocalypse animale et la Lettre d'Hénoch. Ces livres, tous prétendument écrits par l'Hénoch antédiluvien [Gn 5, 22-24], existèrent d'abord en livrets séparés et furent probablement rassemblés à la fin du premier siècle ap. J.-C. Des fragments de ces livres (excepté les Similitudes) ont été trouvés à Qumran (parmi les manuscrits de la Mer Morte) et d'autres fragments sont également connus dans diverses sources grecques. » (*Le Christ Juif,* p. 93)

[12] « Les Similitudes d'Hénoch ne sont en aucune manière le seul texte juif du Ier siècle en plus des évangiles dans lequel le Fils de l'Homme est identifié au Messie. Un autre texte de la même époque que les Similitudes et l'évangile de Marc, l'Apocalypse connue sous le titre de 4e livre d'Esdras, nous présente également une figure divine s'appuyant sur Dn 7 et identifiée au Messie. » (*Le Christ juif,* p. 116)

parole du Fils de l'homme continuera sa course : il subsistera devant le Seigneur des esprits. »

Vous voyez que c'est tissé entre Daniel, les psaumes etc. C'est donc tout un contexte. C'est un « midrash » du livre de Daniel. Daniel soutient l'espérance d'Israël, du peuple en plein désarroi : l'histoire va d'empire en empire, de bête en bête, mais Dieu va finalement intervenir et triompher. L'intervention divine sera ce Fils d'homme.

Daniel Boyarin montre par les textes que, dans le judaïsme de l'époque, « Fils de l'homme » est un titre messianique classique et un titre beaucoup plus fort que « fils de Dieu ». « Fils de Dieu » désigne David, les rois d'Israël, celui qui a reçu l'onction. Mais « fils de l'homme » se réfère vraiment à Daniel, au psaume 73.

A propos des Similitudes, je reprends juste un petit passage de Boyarin qui fait le point. Le livre des Similitudes comporte à peu près 70 chapitres. Il le résume ainsi : « Nous avons une existence terrestre (un homme qui a une existence terrestre), un sage humain élevé dans les cieux à la fin de son parcours terrestre, intronisé dans les cieux à la droite de l'Ancien des jours, en tant que fils de l'homme préexistant et régnant éternellement. L'adoration du messie - fils de l'homme des similitudes offre donc un parallèle très étroit avec les évangiles. Puisqu'aucun indice au monde ne suggère que l'un des deux textes ait pu influencer l'autre, ils nous fournissent à eux deux une preuve forte de la façon dont les idées sur le messie humain ont fusionné avec celles sur le messie divin dans le judaïsme du premier siècle et probablement même avant. »

Boyarin reprend le quatrième livre d'Esdras : c'est un autre courant du judaïsme donc cela montre qu'au moins trois à quatre courants dans le judaïsme, très différents entre eux, étaient d'accord sur le fait que le messie soit une figure humano-divine, à partir de la lecture de Daniel. Vous le voyez, ce n'est pas un scoop de se baser sur ces textes et ce n'est pas un "scoop" de Jésus ou de ses disciples, ce portrait robot du messie, il y avait certains traits en tout cas où beaucoup de groupes différents étaient d'accord. Comme Boyarin le dit, la nouveauté c'est Jésus : est-ce que cet homme-là correspond au portrait robot que le judaïsme des premiers siècles (avant Jésus) avait fait du messie ? Le fait qu'il soit humano-divin, le fait qu'il devra souffrir avant d'être exalté, beaucoup de juifs étaient prêts à le croire. Ce n'était pas cela qui faisait problème. Quand Jésus dit : Je suis fils de l'homme, il s'appelle lui-même « fils de l'homme », certains suivent, certains ne suivent pas, mais ils sont d'accord qu'un homme puisse dire « je suis le fils de l'homme ».

Citons Boyarin : « Au temps de Jésus les Juifs attendaient un Rédempteur. Leurs souffrances sous la domination romaine semblaient si grandes et ce Rédempteur leur avait été promis. En lisant de près le livre de Daniel, certains Juifs - au moins ceux qui se trouvent derrière les Similitudes d'Hénoch et ceux qui étaient avec Jésus - en ont conclu que le Rédempteur serait une figure divine appelée le Fils de l'Homme, qui viendrait sur terre comme un humain, sauverait les Juifs de l'oppression et gouvernerait le monde en souverain. Aux yeux de beaucoup, Jésus a semblé correspondre à ce portrait robot. On affirmait que sa vie et sa mort étaient précisément l'accomplissement de ce qui avait été prédit du Messie par les vieux livres et les antiques traditions. »[13]

[13] Le Christ juif, p. 166.

Evidemment les sadducéens étaient contre puisqu'ils s'attachent au *pechat* de la Torah, à son sens littéral, ils ne croyaient pas en une figure humano-divine. Donc quand Jésus devant le grand prêtre dit « vous verrez le fils de l'homme exalté », le grand prêtre dit « c'est un blasphème » ; il comprend bien que Jésus proclame une messianité humano-divine au sens fort du terme et qu'il y a donc blasphème. S'il avait dit « je suis un messie » – tout court -, il n'y aurait pas eu de blasphème. Cela veut dire qu'il se déclare un messie d'une certaine manière, un messie humano-divin.[14]

Voilà ce que je trouve intéressant dans Daniel Boyarin, qui reste juif orthodoxe, qui n'est pas chrétien, il dit : reconnaissons que les idées chrétiennes sont juives. On y croit ou on n'y croit pas mais ce sont des idées juives. Il va même jusqu'à dire, - chose que j'ai reprise dans l'article que j'ai fait dans la revue *Sens* – que ce sont des idées juives plus anciennes que celles du judaïsme rabbinique actuel. Donc c'est assez fort et assez déstabilisant.

5. Un messie souffrant et Isaïe

Il y a un autre point encore sur lequel Boyarin bouscule les idées reçues, un point crucial, au sens strict, dont j'ai envie de vous parler. Cela tourne autour de la lecture des fameux textes d'Isaïe sur le serviteur souffrant. Je cite longuement Boyarin :

« Selon cette vue, tenue par beaucoup de penseurs et d'exégètes, chrétiens aussi bien que juifs, après l'humiliation, la souffrance et la mort du Messie Jésus, la théologie de la souffrance vicaire rédemptrice aurait été découverte, apparemment en Is 53. On prétend alors que ce dernier texte a été réinterprété pour renvoyer non au peuple d'Israël persécuté mais au Messie souffrant.

"10 Le Seigneur a voulu l'écraser par la souffrance. S'il fait de sa vie un sacrifice expiatoire, il verra une postérité, il prolongera ses jours ; par lui la volonté du Seigneur s'accomplira. 11A la suite de son épreuve, il verra la lumière ; il sera comblé par sa connaissance. Le juste, mon serviteur, justifiera des multitudes et il portera lui-même leurs fautes. 12 C'est pourquoi je lui donnerai une part parmi les princes et il partagera le butin avec les puissants ; parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été compté parmi les criminels ; alors qu'il portait pourtant le péché des multitudes et intercédait pour les criminels" (Is 53,10-12)[15].

Si ces versets se réfèrent effectivement au Messie, ils prédisent clairement ses souffrances et sa mort pour expier les péchés des humains. Cependant, on nous affirme que les Juifs auraient toujours interprété ces versets comme une évocation des souffrances du peuple d'Israël lui-même et non du Messie, qui serait quant à lui uniquement triomphant. Résumons ainsi cette opinion communément reçue : la théologie des souffrances du Messie est une réponse apologétique a posteriori pour expliquer les souffrances et l'humiliation subies par Jésus puisque les 'chrétiens' le

[14] Voir Le Christ juif, p. 162.

[15] Traduction de la BJ modifiée pour tenir compte de la version anglaise choisie par l'auteur, la NRSV (New Revised Standard Version) (NdT).

tenaient pour le Messie. Selon cette vue, le christianisme a été inauguré au moment de la crucifixion, qui aurait mis en branle la nouvelle religion. En outre, beaucoup de ceux qui défendent ce point de vue sont aussi d'avis que le sens original d'Isaïe 53 a été déformé par les chrétiens pour expliquer et rendre compte du fait choquant de la crucifixion du Messie, alors qu'il se référait initialement aux souffrances du peuple d'Israël.

Ce lieu commun doit être entièrement rejeté. La notion d'un Messie humilié et souffrant n'était pas du tout étrangère au judaïsme avant la venue de Jésus et elle est demeurée courante chez les Juifs postérieurement, et ce jusque dans la première période moderne. C'est un fait fascinant (et sans doute inconfortable pour certains) que cette tradition a été bien établie par les Juifs messianiques modernes soucieux de démontrer que leur foi en Jésus ne les 'déjudaïse' pas. Que l'on accepte ou non leur théologie, il n'en demeure pas moins vrai qu'ils ont constitué un très fort dossier textuel à l'appui de l'idée que la conception d'un Messie souffrant est enracinée dans des écrits profondément juifs, tant anciens que plus récents. Les Juifs n'ont apparemment pas eu de difficulté à envisager un Messie qui offrirait sa souffrance pour racheter le monde. Redisons-le : ce qu'on aurait dit de Jésus soi-disant après coup est en fait un ensemble d'attentes et de spéculations messianiques bien établies qui étaient courantes avant même que Jésus ne vienne au monde. Des Juifs avaient appris par une lecture attentive de certains textes bibliques que le Messie souffrirait et serait humilié ; cette lecture assumait précisément la forme de l'interprétation rabbinique classique que nous connaissons sous le nom de midrash, une façon de faire se répondre des versets et des passages de l'Ecriture pour en tirer de nouveaux récits, de nouvelles images et idées théologiques. »[16]

Ainsi Boyarin montre comment avant Jésus, beaucoup de juifs lisaient dans Isaïe 53 le destin du messie d'Israël. Même dans le Talmud, il y a ce fameux passage, qui est très beau (plusieurs passages du Talmud utilisent Isaïe 53 pour décrire le messie) : le messie est caché en mendiant aux portes de Rome et il est lépreux. Comment se fait-il que le messie puisse être un mendiant lépreux aux portes de Rome ? Voilà la réponse du Talmud : « c'est parce qu'il porte les péchés des autres. » Donc c'est bien Isaïe 53 qui est derrière ce texte.

Citons exactement le talmud : « Discutant du Messie, le Talmud demande ouvertement 'quel est son nom ?' et différents noms sont suggérés par différents rabbins. Après plusieurs opinions, nous trouvons : « et les rabbins disent 'le lépreux' de la Maison de Rabbi est son nom, car il est dit 'voici : ce sont nos maladies qu'il portait[17], nos douleurs dont il souffrait, et nous, nous le considérions comme puni, frappé par Dieu et torturé' [Is 53,4] »[18]. Nous voyons à l'œuvre ici à la fois la conception de la souffrance vicaire du Messie et l'utilisation d'Isaïe 53 pour fonder cette idée. Ce midrash (ou un autre très semblable) se trouve derrière l'image bouleversante, qui

[16] Le christ juif, p. 155ss

[17] Le terme pour 'maladie' signifie 'lèpre' tout au long de la littérature rabbinique et est également traduit *leprosus* [lépreux] par Jérôme. Pour cette référence, cf. Adolph Neubauer, *The Fifty-Third Chapter of Isaiah According to the Jewish Interpreters* (Oxford : Parker, 1876-1877), p. 6.

[18] Traduction de la BJ légèrement modifiée pour suivre de plus près la traduction de l'auteur (NdT).

apparaît seulement une page plus tôt dans le Talmud, du Messie se tenant assis parmi les pauvres et ceux qui souffrent de maladies graves aux portes de Rome. Ils défont et refont tous leurs bandages en même temps tandis que lui les défait et les refait l'un après l'autre en disant : 'Peut-être aura-t-on besoin de moi et je ne voudrais pas être en retard.' Ainsi le Messie, toujours conscient de sa mission sotériologique, souffre des mêmes maux et des mêmes pénibles tortures que les indigents et malades de Rome. »[19]

Le serviteur souffrant d'Isaïe désigne le messie, mais aussi le peuple d'Israël. Ce que je trouve très beau, qui m'a toujours bouleversée, c'est qu'en fait, chrétiens et juifs, nous croyons les deux. Nous croyons que le serviteur souffrant puis exalté désigne le messie <u>et</u> le peuple. C'est-à-dire, Isaïe 53 parle évidemment d'un homme mais aussi d'un peuple : ce n'est pas contradictoire ; on parle bien d'un « Corps du Christ » en tant que corps du Christ - homme mais aussi de l'Eglise en tant que corps du Christ - peuple. Justement, la personne du messie Jésus fait exploser la distinction entre personnalité singulière et personnalité collective, corporative, comme on dit dans l'exégèse. Les deux sont vrais, sous un angle différent, on ne dit pas la même chose mais en fait pour Dieu c'est sûr que c'est cohérent. Nous, nous avons un peu de mal à voir que les deux ne font qu'un.

Le livre qui paraîtra bientôt, j'espère, étudie aussi dans l'évangile de Marc les annonces du Fils de l'homme et les annonces de la passion. C'est très intéressant, Boyarin dit°: il faut reconnaître que le Fils de l'homme souffrant puis exalté est une idée juive, que Jésus soit ou non ce messie-là… Mais Jésus a raison de dire aux disciples d'Emmaüs que c'est vraiment selon les Ecritures qu'il est mort et ressuscité le troisième jour. Ce n'est pas une construction postpascale comme disent les exégètes. Même une partie d'un certain discours chrétien tombe : le fait que les disciples n'aient pas pu imaginer les souffrances du messie, qu'ils n'y aient pas cru, que cela ne correspondait pas du tout à leurs propres idées du messie… Qu'ils aient été bouleversés, c'est sûr mais que ce n'était pas prévisible ou crédible, que cela ne rentrait pas dans la théologie juive, ce n'est pas vrai. Les citations de Marc montrent quand même que quand Jésus annonce que le fils de l'homme doit être rejeté et doit souffrir beaucoup, il imbrique Isaïe 53 et Daniel. Il parle du « fils de l'homme », voilà Daniel. Puis il parle d'un messie humano-divin exalté en disant « qu'il doit souffrir beaucoup et doit être rejeté », voilà Isaïe.

Jésus dit aux disciples d'Emmaüs : vous n'avez rien compris mais je vous l'ai déjà dit quand même, je vous l'avais déjà bien expliqué. C'est vraiment dans l'Ecriture. C'est comme le « troisième jour » : c'est dans toute la Bible ; dans la Genèse, la ligature d'Isaac, dans l'exode, dans Esther… enfin prenez tous les textes que vous voulez, dès qu'il y a un « troisième jour », Dieu intervient directement et sauve d'une situation où tout le monde désespère. Le premier jour, l'épreuve arrive, le deuxième jour on est vraiment à plat, et le troisième jour, on a abandonné tout espoir mais Dieu intervient. Donc le « troisième jour », c'est hyper classique, j'ai envie de dire : c'est le calendrier de base. C'est la théologie biblique : le troisième jour est le jour du relèvement.

---

[19] Le Christ Juif, p. 178-179.

Nous n’avons guère le temps d’aller plus loin mais j’espère vous avoir donné envie de lire Boyarin : sa pensée est intéressante, stimulante. Elle ouvre le dialogue : c’est un peu pour moi une deuxième phase du dialogue, après avoir passé vingt ans à tisser des liens de confiance, à revenir sur tant de siècles de conversions forcées, de défiance, d’irrespect de l’autre, nous pouvons entrer dans une phase de dialogue où nous voyons la fausseté de nos préjugés les mieux ancrés, la profondeur aussi de nos liens, de notre fraternité. C’est tout un chemin qui s’ouvre…

6. Discussion

Sur la Trinité : Boyarin insiste beaucoup sur un messie humano-divin, la deuxième personne divine. Dans la Partition du judaïsme et du christianisme, il parle du *logos,* de la *memra* ; il y a toujours eu un concept de sagesse créatrice lieu-tenant de Dieu, « intermédiaire » entre Dieu et les hommes (déjà dans les livres des Proverbes et de la Sagesse) : c’est classique si je puis dire. Il parle du *binitarisme*. Je dis bien *binitaire* au lieu de trinitaire. Et là il faudrait aller plus loin. Boyarin ne mentionne pas le Saint Esprit, qui est pourtant présent dans la théologie juive et dans la Bible. Dans le livre sur la Trinité de Pierre Lenhardt, *L’unité de la Trinité,* cela est bien développé. Il y a encore tout un travail à faire pour montrer les sources juives d’une pensée sur la Trinité. Il faut forger un langage commun, parce que chacun s’est forgé son langage. Chacun a choisi en quelque sorte de ne pas utiliser les mots de l’autre, presque exprès, et cela on le sent dans la tradition juive, exprès ils ont refusé les mots qui finissaient par être récupérés par les chrétiens. Et les chrétiens ont forgé leurs mots pour marquer leur nouveauté, leur différence d’avec le judaïsme. Chacun a pris une petite pelle pour creuser le fossé, pour être vraiment sûr qu’on n’utilise pas les mots de l’autre. Mais si on cherche des mots, il ne faudrait peut-être pas dire Trinité – c’est quand même une invention relativement tardive de Tertullien, qui était un bon avocat latin, mais enfin il avait sa mentalité latine. Pour rejoindre la mentalité juive, il faudrait peut-être parler de *double binitarisme*, ou plutôt *de triple binitarisme*, en fait. Je m’explique : la Bible, ou même la Tradition juive, parle des liens entre le Père et le « fils d’homme », parle des liens entre le « fils d’homme » et l’Esprit Saint, et parle des liens entre le Père et l’Esprit Saint. Tout cela est bien présent. Pierre Lenhardt le dit avec justesse : il y a beaucoup de phrases sur « Dieu et l’Esprit Saint », l’Esprit Créateur et le Dieu Créateur, etc. Il y a bien des choses sur le *binitarisme* avec un messie –comme un fils d’homme- humano-divin en relation avec l’Ancien des jours. Cela implique une image paternelle divine. Dans la Bible, le juge, le messie sera investi par l’Esprit Saint : Samson, Saül, David… ils sont remplis d’Esprit Saint. En gros, les juifs parlent de relation d’une personne à l’autre. Ils ne mentionnent pas de trinité, mais des relations interpersonnelles entre Père et Messie, entre messie et Esprit, entre Esprit et Dieu.

Je pense qu’au niveau de l’empathie et de la sagesse humaine c’est très vrai ; on est toujours en relation d’une personne à l’autre. Même trois personnes autour d’une table, ce n’est pas une *trinité* au sens strict : c’est trois « duo », trois relations interpersonnelles. Donc je pense c’est vraiment en germe et plus qu’en germe dans la tradition juive mais ce n’est pas dit de la même manière. Une manière concrète, juive de dire Dieu peut aider les chrétiens (une intuition de Mgr Lustiger) à ne pas paganiser la Trinité, à ne pas en faire un trithéisme païen. C’est toujours le danger, le

piège, même si on résiste. Jésus parle toujours du « Père et moi », dans la phrase il manque l'Esprit Saint, ou alors il « exulta dans l'Esprit Saint » et dit « Père je te bénis ». Jésus est tellement juif ! Il s'adresse toujours à une personne. Une personne ne peut avoir la face tournée que vers une autre personne, une autre face, pas deux. Quand elle tourne sa face vers une autre face, elle ne peut pas être tournée vers une deuxième. Une face on la tourne vers quelqu'un d'unique.

C'est en fait le débat du troisième siècle la divinité du Saint Esprit, la personnification de la Relation, c'est-à-dire entre le Père et le Fils il y a une relation mais c'est aussi une personne puisque c'est le Saint Esprit. Donc pour nous les humains, nous sommes en relation entre les personnes mais les personnes sont subsistantes hors relation. Mais on ne peut penser en Dieu ainsi : la relation est elle-même une personne !

Cela ouvre des perspectives…